



## Des fourmis dans les jambes

RENCONTRE AVEC LA CHORÉGRAPHE MARIE-SOLEIL PILETTE

Joan Barbe

Dans la grande vague du métissage artistique, la jeune chorégraphe Marie-Soleil Pilette a créé Zone Gigue, savant mélange de gigue traditionnelle et de danse contemporaine. Sa création, actuelle et dynamique, puise son énergie dans ses racines.

De ses racines et de sa tradition québécoise, Marie-Soleil Pilette a déterré la gigue. Puis, dans un élan de création, elle lui a redonné vie

Marie-Soleil Pilette est une jeune danseuse et chorégraphe dont le dynamisme et le sourire ont récemment été récompensés par les critiques élogieuses de son nouveau spectacle. Sa pièce, présentée en janvier dernier dans le cadre des soirées Hors-série: Nouvelle Gigue à l'Espace Tangente, a permis de balayer les idées reçues sur la danse traditionnelle. Loin d'être figée et réservée aux divertissements du temps des fêtes, la gigue y devient un matériau qui s'actualise au gré de ses rencontres avec les autres formes de danse.

### Retour aux racines

Avec un goût du folklore hérité de sa mère, Marie-Soleil Pilette a fréquenté dès la petite enfance les troupes de danse folklorique. Cependant, ce n'est que vers l'âge de 17 ans qu'elle a débuté son réel apprentissage de la gigue, qui ne cesse de se parfaire depuis. Fraîchement diplômée d'un baccalauréat en danse de l'UQAM, elle a souhaité mêler tradition et nouveauté pour promouvoir une vision contemporaine de cette danse traditionnelle.

La gigue, importée d'Europe au cours des grands courants migratoires, devient pour la chorégraphe une danse symbole de ses origines. «C'est quelque chose qui nous parle de nos racines, de nos origines, d'où l'on vient, précise-t-elle. Et puis cela nous situe dans le temps. Pour moi, entrer en contact avec la gigue me fait entrer en contact avec le temps.» Il s'agit donc, au-delà du jeu du métissage, de proposer une réflexion sur l'identité québécoise et de se situer dans une continuité temporelle. Marie-Soleil Pilette fait toutefois une distinction entre la gigue telle qu'elle se pratique, de manière traditionnelle et conventionnelle, et son actualisation sur scène, plus propice aux variations. Sur scène, elle devient un «vocabulaire», un élément de médiation. «La gigue est chargée d'un sens, précise-t-elle. On ne peut pas faire abstraction de ce sens-là, mais on peut se servir du vocabulaire, comme on peut se servir du vocabulaire du ballet ou de la danse contemporaine.»

L'actualisation de la gigue, son coup de jeune, ne risque pas de noyer son identité initiale. Cette coutume subsistera toujours, en dehors de la scène, sous une forme traditionnelle. D'ailleurs, le propos de la chorégraphe vise à inscrire cette danse dans une mouvance. Pratiquée par des êtres du présent, la gigue se doit de parler de choses actuelles, de s'ancrer dans l'ici et le maintenant.

Sur le plan visuel, la gigue est reconnaissable par la stature droite des danseurs, les bras le long du corps et les pas frappés sur le sol. Or, les spectacles de Marie-Soleil Pilette et de Lük Fleury - deuxième chorégraphe des soirées de Nouvelle Gigue - amènent une certaine nonchalance du maintien, ainsi qu'une libération du haut du corps, surtout visible par les bras. Les bras tapent, les bras enlacent, les bras ondulent.

## **Rythme au corps**

Par ailleurs, plus encore que le travail des bras, c'est l'absence de musique qui frappe le plus le spectateur qui pénètre la Zone Gigue. Exception faite d'une petite mélodie répétitive fredonnée quelques secondes par l'une des danseuses, aucune trame sonore n'est audible. Le vide musical est d'autant plus palpable que, pour cette danse traditionnelle, les oreilles sont habituées à un accompagnement d'accordéon ou de violon. Est-ce pour autant le silence? Loin de là.

Le retrait de la bande sonore révèle tous les bruits habituellement dissimulés. Ainsi, le spectateur peut entendre distinctement les pas de gigue martelés sur le sol, mais également tous ces petits détails, comme la respiration progressivement haletante des trois danseuses. À cette économie musicale fait écho un décor et une scénographie dépouillés. Mise à nu par le minimalisme de la présentation, la chorégraphie permet de centrer toute l'attention sur les danseurs: «On voit que ce sont les danseurs qui font le rythme » L'enjeu est d'aller chercher l'essence» de la gigue. Les danseuses deviennent des instruments rythmiques qui interagissent avec le sol. Elles évoluent dans la chorégraphie comme des notes sur une partition. Du battement du cœur au tapement du pied, le corps est rythme, le corps fait rythme.

L'attention se focalise sur le couple danseur-sol. Le sol n'est pas un élément neutre, surtout dans les danses comme la gigue où les pieds jouent un rôle prédominant. Le sol est le répondant, ce sur quoi le pied crée le son. La relation entre ces deux éléments se fait de plus en plus forte, à mesure que la composition avance. Après plusieurs minutes d'une danse frénétique et très exigeante au niveau physique, ce ne sont plus que les pieds qui tapent, ce sont les mains qui frappent le sol ou les torsos de ces corps qui tombent de leur verticalité initiale pour explorer l'horizontalité de la fatigue.

## **Entrez dans la danse**

La relation entre les spectateurs et les danseuses va au-delà d'une simple contemplation attentive des uns par rapport aux autres. La salle de l'Espace Tangente a cette particularité de placer la scène et les gradins au même niveau. De ce fait, chaque saut ou chaque pas accentué produit une vibration dans les gradins et irradie l'espace. Si l'on ajoute à cela la rythmique répétitive de la gigue et une proximité tant visuelle qu'auditive avec les danseuses, il se crée un phénomène d'empathie entre le corps du spectateur et celui du danseur. L'intensité physique de l'interprétation est presque ressentie individuellement et la frénésie des pas donne des fourmis dans les jambes au public. La chorégraphe souhaitait que l'interprétation avoisine quelque peu la transe, notamment par la répétition des pas.

Dans un désir constant de créations métissées, Marie-Soleil Pilette poursuit sa recherche chorégraphique au sein de la création tricéphale au nom évocateur de Rapetipetam avec Martine Billette et le célèbre gigueur Pierre Chartrand. Interrogée sur sa production solo, elle émet le désir de continuer à travailler avec le silence et le chant, auxquels s'ajouteront de nouveaux éléments scénographiques: des chaises. De quoi asseoir la nouvelle réputation de la gigue.